INCENDIE SUSPECT. Cinq vélomoteurs placés sur une remorque ont été la proie des flammes, samedi vers 1 h 30 à Galmiz, sur un chemin rural. Les causes de ce sinistre ne sont pas claires, selon la police, qui a ouvert une enquête.

Une histoire d'encre et de papier

IMPRIMERIE. De l'étude des imprimés fribourgeois, publiée par la BCU, il ressort que cet artisanat devenu industrie n'a rien eu de comparable à Fribourg avec la vitalité qu'il a connue à Neuchâtel ou Yverdon.

JEAN STEINAUER

Des générations de Fribourgeois ont appris à lire dans le *Syllabaire* de Mme Valentine Marchand (1923), qu'on s'arrache à prix d'or aujourd'hui chez les bouquinistes, mais le premier ouvrage du genre fut imprimé dans le canton en 1725 par Innocent Théodoric Hautt: *ABC ou premiere instruction des enfans, selon l'usage de l'Eglise catholique. Contenant en bref tout ce que le chrétien doit sçavoir.*

Voilà une des mille trouvailles à faire dans le savant ouvrage* qu'Alain Bosson publie à la Bibliothèque cantonale et universitaire (BCU), où il est responsable des imprimés anciens. Le catalogue dressé décrit un peu plus de 1850 documents imprimés, produits à Fribourg entre 1585 et 1816.

En volume, c'est une production modeste, d'autant qu'une fois sur deux il s'agit d'une simple feuille (placard, affiche, imprimé de ville…) et une fois sur trois d'une brochure n'excédant pas 48 pages. Des livres, il y en eut assez peu: 420 pour toute la période.

D'autres préoccupations

Le livre par excellence, la Bible, ne fut jamais imprimé à Fribourg, bien que les textes de caractère religieux représentent une bonne moitié de la production jusqu'aux années 1800. Mais sa lecture était déconseillée, voire interdite aux fidèles, qu'on abreuvait de catéchismes, d'ouvrages de piété et de vies de saints.

Rien de comparable avec la formidable vitalité typographique de villes comme Yverdon ou Neuchâtel au temps des Lumières et de l'*Encyclopédie*, sans parler de Genève ou de Bâle dès le XVIe siècle.

Il faut dire qu'on a pris du retard à l'allumage. Fribourg reçut son premier atelier d'imprimerie un siècle et demi après l'invention de Gutenberg. La prospérité marchande de la ville était pourtant à son zénith vers 1450, et le butin des guerres de Bourgogne l'avait encore enrichie à la fin du siècle, mais visiblement les préoccupations des édiles du temps n'allaient pas à la culture en priorité.

Un peu plus tard, en revanche, et jusque vers 1520 fleurit un cercle de lettrés humanistes, autour de l'avoyer Peter Falk et des chanoines de Saint-Nicolas; mais la conjonction immédiate, éclatante, de l'imprimerie et des idées réformatrices de Luther et Zwingli n'était pas de nature à donner aux puissants de Fribourg autre chose que de la méfiance envers l'imprimé.

Il fallut donc attendre la Contre-Réforme, avec l'arrivée des jésuites et la fondation du Collège Saint-Michel dans la décennie 1580, pour que la typographie acquît droit de cité en ville, sous les auspices de l'humanisme chrétien, mais sous le contrôle vigilant de l'autorité.

On publie alors les ouvrages du Père Canisius et de ses confrères, des amis et disciples érudits qu'il compte dans le clergé local (un Schneuwly, un Werro), des notables instruits qui siègent à l'Hôtel de Ville, les François Guillimann et les Simon Progin. L'imprimerie connaît un flamboiement aussi intense et bref qu'un feu de paille: 20 ou 25 ans, pas plus.

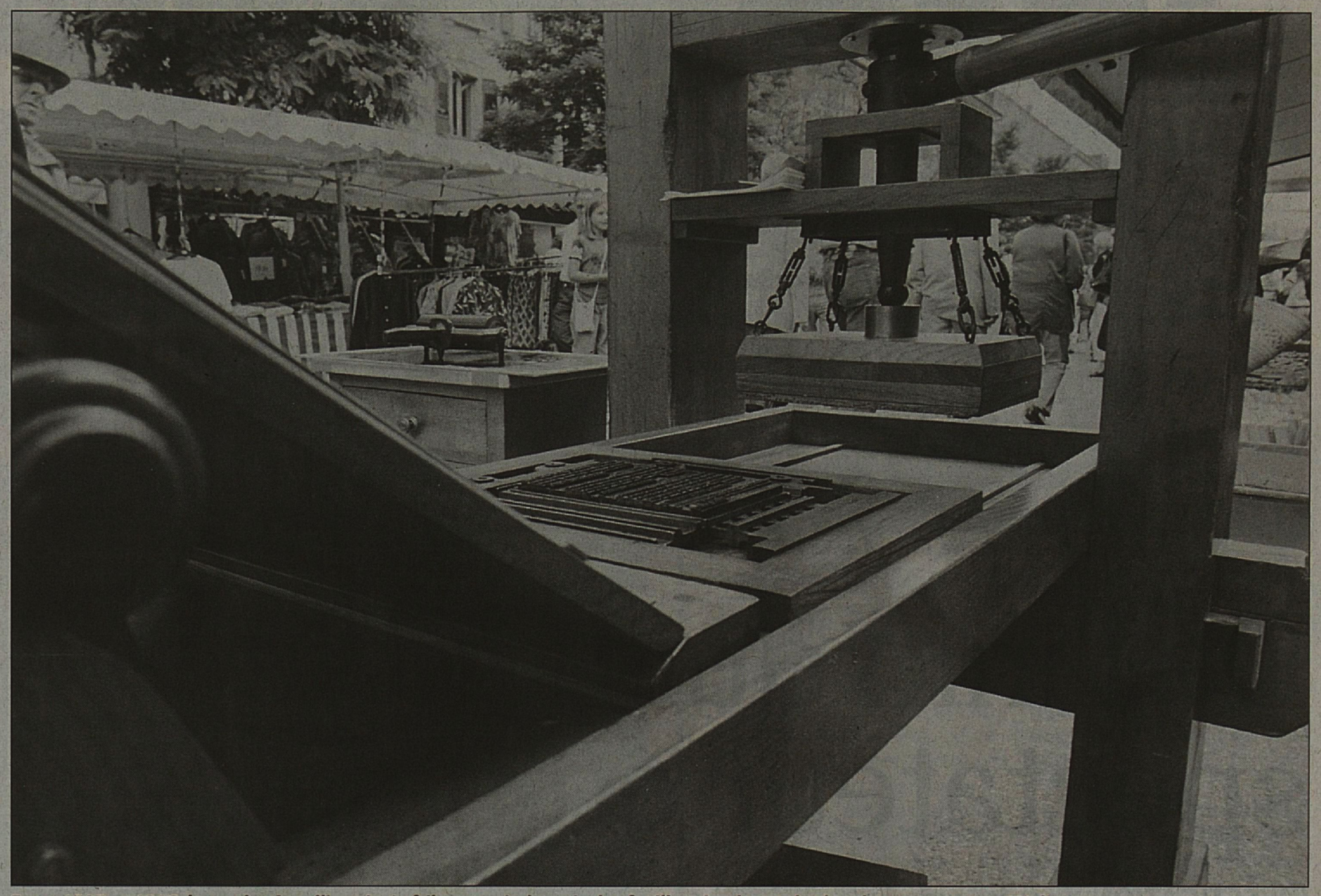
A tous égards – contenus, qualité technique – l'apogée de la typographie fribourgeoise coïncide… avec ses débuts, et tout retombe très vite. C'est paradoxal, car Fribourg était en situation de quasi-monopole, parmi les Confédérés catholiques. La ville aurait pu devenir, qui sait, un centre de production d'imprimés rayonnant bien au-delà de son territoire – au lieu de quoi la production de ses presses ne visa plus, pour longtemps, que le marché local, sans grande ambition.

Production prédestinée

Solidement interconnectés, trois centres de pouvoir – le gouvernement, le chapitre de Saint-Nicolas et les jésuites du collège – veillaient toujours de près sur les destins de l'imprimerie, qui se concentra naturellement sur les trois types de produits correspondant aux besoins des maîtres de la cité: les imprimés et mandements de l'Etat, ceux de l'évêque et du clergé, les manuels scolaires.

La production scientifique resta modeste, les belles-lettres plus encore. Mais l'imprimé, bien qu'aux mains des élites sociales, finit par toucher le public: à preuve la progressive prééminence du français sur l'allemand, hégémonique au début de cette histoire, et sur le latin qui offrit cependant une longue résistance. ■

*Alain Bosson, *L'atelier typographique de Fribourg (Suisse). Bibliographie raisonnée des imprimés 1585-1816*, BCU, 560 pages



Entre 1585 et 1816, la production d'imprimés fribourgeois, hormis des feuilles simples et des brochures, porte sur 420 livres. ARCH - M. ROUILLER

● ● ●

Fribourg n'a reçu son premier atelier d'imprimerie qu'un siècle et demi après l'invention de Gutenberg.

Champ de bataille

Durant toute la période étudiée par Alain Bosson, pratiquement, l'imprimerie fonctionna comme un office public. Il y avait un «imprimeur de ville», comme le médecin ou le curé, nommé par le pouvoir et pratiquant son art sous la surveillance du gouvernement.

Rien ne pouvait s'imprimer sans l'aval de l'autorité, et tout ce qui pouvait s'imprimer devait passer par les presses officielles. Même si le fonctionnariat tel que nous le connaissons n'existait pas encore, et même si le risque économique n'était pas entièrement absent de son activité, l'imprimeur sous l'Ancien Régime était bel et bien, dans les faits, un fonctionnaire.

Avec les progrès de la démocratie, de la liberté d'imprimer et le développement d'une sphère économique autonome, il devint un indépendant, un artisan gagnant son revenu dans un marché ouvert à la concurrence bien que fortement imprégné de corporatisme.

D'artisans à industriels

Au milieu du siècle dernier encore, Fribourg comptait un bon nombre de ces petits patrons typographes. Quand la concurrence, avivée par une révolution technologique dévoreuse de capitaux, eut transformé le secteur des arts graphiques en un champ de bataille jonché de cadavres, les imprimeurs survivants étaient devenus des industriels. A l'entrée du XXIe siècle, Fribourg en compte encore quelques-uns. Ils ne sont plus soumis qu'aux seules lois du marché, mais jusqu'à quand celles-ci permettront-elles le maintien d'une industrie de l'imprimerie à Fribourg?

On ne s'en inquiéterait pas si la production de cette branche n'était pas liée à des enjeux publics de première importance. Il ne s'agit certes plus, comme au temps de la Contre-Réforme, de maintenir une identité catholique fribourgeoise à coups de libelles polémiques ou édifiants.

Un journal et sa rotative

Aujourd'hui, c'est la vitalité du débat entre citoyens et le sentiment d'une responsabilité commune à l'égard de ce coin de pays, qui passent par l'existence des produits de presse, en particulier des journaux. Les journaux sont un peu plus, assurément, que des produits industriels, mais ils ne vivent bien qu'en symbiose avec une solide imprimerie. Les gens du métier l'affirment volontiers: «Un journal qui perd sa rotative perd son indépendance.» Autant dire: sa raison d'être.

Il faut souhaiter qu'un chercheur, prenant le relais d'Alain Bosson, passe de l'histoire des imprimés fribourgeois à celle de l'imprimerie dans le canton de Fribourg… avant que celle-ci ait disparu. JST